

LES RÊVES.

Je ne prétends pas, écrit Jean Frolo, tirer de conclusions de cette étrange histoire, intéressante précisément parce qu'elle est contée, comme un souvenir personnel, par un homme de la véridicité duquel on ne peut douter. M. Bérard, ancien magistrat, aujourd'hui député. Au reste, lui-même, en narrant cette aventure, déclare qu'il ne saurait l'expliquer. Je ne crois ni au merveilleux ni au surnaturel. Mais ma curiosité se laisse tenter par certains faits, qu'il ne suffit pas de nier.

Il se rendit dans cette ville et s'informa. Il trouva en effet son ami dans un hôtel où, au cours d'un voyage, il avait dû s'arrêter, en proie aux accès de l'agonie. Que pouvait être son histoire ? dit-il. Le hasard seul y joue un rôle, les rend curieuses. C'est possible, c'est probable même. Mais est-il défendu de les relever avec quelque intérêt ? C'est à cette catégorie de rêves réalisés que se rattache l'histoire dont M. Bérard atteste la véridicité par faite.

Il était alors procureur de la République à Lyon, et, après une session très chargée, il avait été prendre quelque repos, à la campagne. Il était grand marcheur et se plaisait à faire de longues excursions à pied. Un jour, il se leva de son lit et se dirigea vers la porte de la chambre. Il se trouva en face d'une porte fermée. Il frappa. Une voix lui dit : "Entrez". Il entra et se trouva dans une chambre qui n'était pas la sienne. Il se dirigea vers la porte et se trouva en face d'une porte fermée. Il frappa. Une voix lui dit : "Entrez". Il entra et se trouva dans une chambre qui n'était pas la sienne.



NOTES MONDAINES

Le grand étouffement en soirée blanche sur la ville et les fêtes de la saison. Les fêtes de la saison sont très nombreuses et très brillantes. On se voit partout en soirée blanche, et les fêtes sont très nombreuses et très brillantes. On se voit partout en soirée blanche, et les fêtes sont très nombreuses et très brillantes.

Mlle Marie Louise Poite est partie pour la Basse St-Louis, où l'attendait M. George N. Chabon. M. et Mme Thos. Sommes ont été à Washington, Va., leur résidence d'été. M. et Mme F. Fairbank ont été à Washington, Va., leur résidence d'été.

L'HIVER LITTÉRAIRE

La crise du livre.—Ce que préparent les éditeurs.

Il paraît que c'est tout à fait sérieux : la crise du livre, s'il en faut croire les foyers de la librairie, est arrivée à l'état aigu, et on se demande s'il n'y aurait pas un moyen quelconque d'éviter ce qui semble, hélas ! désormais fatal aux moins pessimistes. Quelques écrivains—car, en fin de compte, il n'y a point que les libraires qui soient touchés—se sont réunis à ce sujet pour étudier les voies et moyens propres à conjurer la crise, mais ils ont dû se séparer sans avoir rien résolu. On raconte même qu'un incident se produisit, à la suite duquel la séance fut levée vivement. Comme un des assistants posait pour la deuxième fois cette question : —Quelle est la cause principale de la crise du livre ? —La cause principale, et la seule, répondit un pinco-sans-rire, c'est la bicyclette !

Il faut pourtant le constater ici, la crise du livre, s'il y a une crise, car, en dépit de tout, la chose n'est pas absolument démontrée—n'a pas arrêté la production. Elle n'arrête pas davantage les éditeurs. Présentement, ils sont tous occupés à préparer les "nouveau-tés" de la saison qui commencent, et, comme on le verra, ils sont bien décidés à lutter. C'est d'abord M. Lemercier qui va publier dans quelques jours : "L'Ange", un roman très moderne, quoique d'un sentiment très chatoyant, de M. René Maizeroy, et un conte charmant, d'une saveur toute parisienne, de M. Marcel Prévost, le "Mariage de Juliette", que le peintre Chabas a fort joliment illustré.

"Lettres" de la duchesse de Broglie, que nous devons à la piété filiale du duc de Broglie. Mme Octave Feuillet met la dernière main à ses Souvenirs personnels. On sait quel fut le succès du premier volume. Le second sera d'autant mieux accueilli que plusieurs de nos grandes scènes se proposent de reprendre, dès le mois prochain, quelques-uns des chefs-d'œuvre du maître regretté. Les "Mémoires d'un artiste" de Gonod, qu'on a pu lire en partie dans la "Revue de Paris", paraîtront chez Calmann Lévy. A citer encore : "Ilka", d'Alexandre Dumas fils ; "Petit Bleu", de Gyp, avec, tous les deux, des illustrations de Marold, et des "Poésies militaires" de M. Paul Déroulède, pour lesquelles Jeannot fait en ce moment de superbes dessins.

M. Paul Bourget, récemment, contait, après avoir hésité à publier ce souvenir, comment il fut très troublé de la confirmation donnée à un rêve qu'il fit. Il se trouvait en Italie, en 1880. Une nuit, le chroniqueur Léon Chabron, ce brillant écrivain enlevé trop tôt aux lettres, lui apparut en rêve, gisant sur son lit de mort. Et pendant qu'il était là, inanimé, M. Bourget croyait entendre (c'est un rêve de journaliste) des discussions de confrères sur celui qui devait lui succéder dans la critique dramatique.

M. Bérard avait oublié sa véritable nuit et son rêve, quand, quelques temps après, il lut dans les journaux le récit de la disparition mystérieuse d'un avocat, M. Victor Arnould. On avait perdu ses traces depuis qu'un roulier l'avait vu entrer dans une auberge, "l'Auberge des Amis". Ce nom frappa aussitôt M. Bérard, et sa aventure lui revint en mémoire avec intensité.

Le docteur X... passe pour sa clientèle avec sérénité. Avec cela, d'une prétention ! —Moi, disait-il, je ne veux que des malades du meilleur monde. —A qui bon ? murmura quelqu'un, puisque c'est pour les envoyer dans l'autre.

FEUILLETON.

Blessée au Cœur.

Et cependant elle voyait, dans la singulière lucidité de ce rêve, de ce roman qui n'était pas le sommeil. Elle recommença de parler. Jean, troublé, se pencha hors de lit pour mieux entendre. Le bois du lit craqua. Marguerite entendit, fit un mouvement et se mit à marcher. Jean retint son souffle. Marguerite regardait de son côté... Mais c'était rien des yeux qui ne voyaient rien des choses matérielles, qui ne voyaient que le spectacle représenté par son esprit en ce moment.

un ton monotone, avec une voix changée qui n'était plus la jolie voix si douce de Marguerite, des paroles dont rien ne se détachait nettement. Parfois, pourtant, des mots lui arrivaient, brefs, martelés, prononcés avec une sorte de colère. —Non... cela ne sera pas... J'ai assez souffert... Le bonheur... La honte... Gérard, mon fils... le déshonneur... sa vie perdue... Non, non... Tu ne sortiras pas... je ne veux pas que tu sois... Puis, les phrases redevenaient confuses. Cette scène singulière dura près d'un quart d'heure. Le cœur de Jean battait avec force.

—Aurais-je parlé, par hasard ? —Oui... Et vous vous êtes même levée et vous avez parcouru la chambre... —Et qu'ai-je dit fat-elle, glorieuse, son cœur cessant de battre... —Vous avez parlé de honte et de déshonneur, et la pensée de votre fils, de Gérard surtout, paraissait bien présente dans votre rêve. —C'est tout ? —Oui, c'est tout, ma pauvre Marguerite... ah ! comme j'en voudrais vous rendre la paix de l'âme... dit-il avec tendresse. Je ne le pourrai donc jamais ? Tout cela est vrai. C'est une triste histoire, et si vrai, mais à laquelle vous devriez ne plus penser. Dites-vous que votre vie d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec celle d'autrefois. Pourquoi ne seriez-vous pas heureuse ? —Mais je suis heureuse, heureuse au possible, Jean... Et comment ne le serais-je pas ? auprès de vous qui êtes si bon, et dans la loyauté de qui mon âme semble se reposer de tout ce qu'elle a souffert autrefois, après, auprès d'un autre... Je suis heureuse, parce que vous faites un méchant rêve qui semblait vous fatiguer beaucoup... Comme il souriait, elle se trouva qu'elle n'entendait pas la première fois. Elle répéta son appel, plus pressé. Elle tressaillit. Les paupières redouvèrent vivants, s'animent et il n'y eut plus qu'un peu de surprise, remplaçant ce qu'il avait tout d'abord éprouvé de honte et de déshonneur.

—L'entourant. Pen à peu la tête s'alourdit. Les yeux se fermèrent. La respiration devint très régulière. Et sur les lèvres resta un léger sourire, le sourire avec lequel la pauvre femme avait dit : "Patience ! Patience !" Elle s'était endormie ! Le reste de la nuit fut plus calme. Et comme si cette alerte avait fait une vive et durable impression sur l'esprit de Marguerite et eût réagi sur son sommeil, pendant les jours qui suivirent elle fut plus calme. Mais une nuit elle poussa un grand cri, se dressa tout à coup dans son lit, les bras tendus vers quelque fantôme invisible, les cheveux dénoués dans le dos, pareille à une folle. Et elle disait, distinctement, bien que sa voix restât alourdie par le rêve : —Que Dieu me juge et me condamne ! Puis, elle retomba. Elle ne bougea plus. Le rêve était passé. Elle s'endormit. Le matin, il lui dit lorsqu'elle s'éveilla, fraîche et souriante : —Vous avez encore rêvé. —Et parlé ? —Oui. —Et cette fois qu'ai-je bien pu dire ? —"Que Dieu me juge et me condamne !" Elle tressaillit. C'était le dernier mot prononcé devant Beaupréault lorsqu'elle lui tendait le revolver et que le lâche refusait de se faire justice... C'était, dans la photo de châtiment suprême qu'elle voyait qu'elle avait cru—comme, le

retour de son âme incertaine vers Dieu et qui elle croyait et qui seul avait le droit de disposer de cette vie qu'elle allait supprimer —le droit de punir. Jean Demarr demandait en souriant : —Tu as donc commis, dans ton rêve, quelque crime bien affreux ? Elle ne répondit pas. Mais il sentit, soudain, que la pauvre femme devenait froide. Il n'osa plus parler, il n'osa faire un mouvement. Et il eût pu l'interroger encore, du reste, les questions fussent restées sans réponse. Elle était évanouie... Désormais, elle fut poursuivie par une idée fixe : —Je vais me trahir... Je vais livrer mon secret ! Alors, elle inventa des prétextes pour vivre dans la solitude presque complète. Puisque ses nuits étaient si agitées, elle voulait dormir seule et choisit dans le coin le plus éloigné de l'hôtel du boulevard Malesherbes, qu'elle occupait depuis son mariage, une chambre isolée, où, du moins, si elle rêvait, si elle parlait, personne ne l'entendrait jamais plus, Jean, Jean surtout ! Et malgré cela, sa surexcitation née de ces éponvements continus, était telle que la pauvre femme commençait à prendre en horreur tout ce qui était autour d'elle, en cette maison où elle eût dû vivre heureuse. Elle se créait ainsi mille prétextes pour rester le plus longtemps possible hors de l'hôtel, faisant

des visites, allant de course en course. Et lorsqu'elle était obligée de rentrer, parfois elle s'arrêtait aux abords, ne pouvant prendre sur elle de revenir, parce qu'elle savait que là, au milieu des choses habituelles de son existence, elle allait de nouveau se trouver aux prises avec ses hallucinations. Elle interrogea plusieurs fois, timidement, Gérard, sur les projets que le jeune homme lui avait confiés. —Eh bien, mon enfant, as-tu abandonné ta première idée ? —Non, mère. Je cherche en ce moment les moyens de l'exécuter. —Tu me tiendras au courant ? —N'en doute pas ! Son sacrifice était fait, sa résolution était prise. Marguerite laisserait aller les événements et n'empêcherait pas son fils d'arriver à la vérité... de trouver le meurtrier de Beaupréault... de son père ! Jean, seul, parfois l'en dissuadait. —C'est une entreprise folle ! Quelle que soit votre conviction, que n'est basée sur aucune preuve, sur aucun fait, quelle que soit même la conviction de votre mère, Haudecœur est coupable... Essayez de démontrer son innocence et inutile ! Vous n'y parviendrez pas ! Gérard, le sourcil froncé, ne répondait rien. Mais il se disait, chaque fois qu'il entendait ainsi une objection : —Alors que ma mère elle-même a des doutes, comment, lui, ose-t-il

avoir une certitude ! Que lui importe que je fasse cette tentative ? ... On dirait qu'il a peur que je ne réussisse... Voudrait-il entraver mes efforts ? ... Pourquoi ? Il se tint sur la défensive et évita de parler désormais de Haudecœur. Il regretta d'avoir confié son secret. Il parut redevenir plus calme, plus indifférent. Aux rares questions que Jean Demarr lui adressa, il ne répondit plus que d'une façon vague, avec un sourire indifférent ! Un jour, il dit, devant sa mère et devant l'avocat : —Je crois, monsieur Demarr, que vous avez raison... J'ai bien tort, après tout, de m'occuper de cette affaire... La justice a prononcé... Elle était mieux que personne, mieux que nous surtout, en état de se faire une opinion indépendante... Si quelque fait extraordinaire était venu me prouver, ou du moins, me faire croire que Haudecœur était innocent, mon intervention serait toute naturelle... Cela n'est pas... Je n'ai rien appris... Je m'abstiens donc... Jean Demarr le regarda longuement. Il avait cru surprendre comme une menace dans ces paroles en apparence sceptique et froides. Une menace à lui ? Pourquoi ? Mais il se troupa sans doute, car Gérard sourit ce coup d'œil interrogateur sans se troubler. Alors, l'avocat lui dit en souriant également :

—Aurais-je parlé, par hasard ? —Oui... Et vous vous êtes même levée et vous avez parcouru la chambre... —Et qu'ai-je dit fat-elle, glorieuse, son cœur cessant de battre... —Vous avez parlé de honte et de déshonneur, et la pensée de votre fils, de Gérard surtout, paraissait bien présente dans votre rêve. —C'est tout ? —Oui, c'est tout, ma pauvre Marguerite... ah ! comme j'en voudrais vous rendre la paix de l'âme... dit-il avec tendresse. Je ne le pourrai donc jamais ? Tout cela est vrai. C'est une triste histoire, et si vrai, mais à laquelle vous devriez ne plus penser. Dites-vous que votre vie d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec celle d'autrefois. Pourquoi ne seriez-vous pas heureuse ? —Mais je suis heureuse, heureuse au possible, Jean... Et comment ne le serais-je pas ? auprès de vous qui êtes si bon, et dans la loyauté de qui mon âme semble se reposer de tout ce qu'elle a souffert autrefois, après, auprès d'un autre... Je suis heureuse, parce que vous faites un méchant rêve qui semblait vous fatiguer beaucoup... Comme il souriait, elle se trouva qu'elle n'entendait pas la première fois. Elle répéta son appel, plus pressé. Elle tressaillit. Les paupières redouvèrent vivants, s'animent et il n'y eut plus qu'un peu de surprise, remplaçant ce qu'il avait tout d'abord éprouvé de honte et de déshonneur.